

Pâques 2018

Chers Frères et Sœurs,

En ce jour de fête, comment ne pas communier à l'émotion de Marie-Madeleine et à sa joie conquérante lorsqu'elle court annoncer aux apôtres la nouvelle incroyable du tombeau vide ? Comment ne pas exulter avec Pierre et avec Jean qui s'en viennent à leur tour constater l'incroyable événement : celui qu'on avait fait mourir en le pendant au bois du supplice, Dieu l'a ressuscité le troisième jour. Miracle de la Vie, la résurrection est d'abord miracle de l'Amour. C'est l'amour en effet qui a donné à Jésus la force de mourir pour le rachat de tous les hommes ; c'est l'amour qui a empêché que la mort le retienne en son pouvoir. Et c'est pourquoi, avec toute l'Église, nous voulons crier ce matin : « *Rendez grâce au Seigneur : il est bon ! Éternel est son Amour !* » Ce matin, accueillant le témoignage des apôtres, nous prenons tout à coup conscience que le Mystère de Pâques constitue bel et bien le centre de gravité de toute notre existence de baptisés. Pâques est vraiment pour nous, chrétiens, la fête de l'espérance et de l'amour. Elle nous engage à vivre en ce monde déjà en hommes et femmes ressuscités.

Quand ainsi saint Paul nous dit : « *Tendez vers les réalités d'en-haut, non vers celles de la terre* », il nous rappelle qu'un chrétien n'est pas quelqu'un qui doit d'abord penser l'avenir, garantir le futur, mais quelqu'un qui doit vivre le présent dans l'attente active et joyeuse de l'éternité. Nous ne sommes pas responsables de garantir le futur, mais l'éternité. C'est ainsi qu'un Colonel de Gendarmerie qui pose cet acte héroïque de prendre la place d'une otage pour lui sauver la vie, cet homme est pour nous le signe universel de l'espérance en acte. Arnaud Beltrame nous laisse en partant une leçon de mort qui est aussi une leçon de vie. Il nous dit que l'éternité n'est pas une fuite du monde, un au-delà du temps ; elle n'est rien d'autre que la vérité du temps que nous vivons, la vérité de l'exercice de notre liberté et de notre capacité à aimer. Comme le disait le lavallois Philippe Royer, nouveau Président national des Entrepreneurs et Dirigeants Chrétiens (EDC), dans son discours d'orientation le 16 mars dernier à Strasbourg : « *On est appelé à la vie éternelle, c'est énorme ! C'est cette perspective de la vie éternelle qui doit guider nos vies* ». Quand on n'a que l'avenir pour seul horizon, on devient inconsciemment captif de tous ces mécanismes sécuritaires que promeut la société actuelle et qui engendrent la peur. Ces mécanismes ont été finement analysés par le sociologue allemand Ulrich Beck dans *La société du risque*, un livre écrit il y a une trentaine d'années. Regardons comment prévaut aujourd'hui le principe de précaution dans cette propension à prévenir, voire à gérer tous les risques, qu'ils soient naturels, industriels, sociaux. C'est la surenchère des réglementations et des normes pour sécuriser les lieux privés ou publics en installant partout des alarmes, en imposant la souscription de nouveaux contrats d'assurance, avec des coûts financiers qui explosent et que nos familles et nos institutions ont déjà bien du mal à supporter. Face à l'incertitude du lendemain, note Ulrich Beck, tous les systèmes de régulation et de contrôles mis en place par nos sociétés industrielles se révèlent en réalité bien fragiles. Ils ressemblent, dit-il avec un peu d'humour, « à des freins de bicyclette montés sur un avion supersonique. »

Pâques est un appel à lâcher la préoccupation du futur et les angoisses quant à l'avenir pour nous rendre pleinement disponible à l'irruption du Dieu éternel en chacune de nos vies. C'est cela, l'espérance. L'espérance est un mouvement de tension vers Dieu, un mouvement

qui nous attache à lui et nous attire vers la Béatitude éternelle, terme ultime et définitif de notre pèlerinage sur cette terre. L'espérance n'est pas un optimisme béat, mais un ancrage dans les promesses de Dieu. Elle n'est pas un enthousiasme naïf qui nous ferait entrevoir que les moments heureux de la vie ; elle est, au cœur des combats de l'existence, un point d'appui solide et stable, la certitude que le Ressuscité marche avec nous sur la route.

Pâques nous rappelle aussi l'imprescriptible dignité de la personne humaine au moment même où se déroulent les États Généraux de la bioéthique. Notre Église, qui affirme la dimension transcendante de l'être humain, a toujours appelé au respect de la dignité de l'homme, depuis sa conception jusqu'à sa mort naturelle. En des temps où les mutations sociales, les avancées scientifiques s'accélèrent, où s'affirment aussi toujours plus les trajectoires individuelles, il est sage de nous arrêter pour réfléchir et de nous interroger sur le type de monde et de société que nous voulons construire. En se rappelant que ce ne sont pas, en soi, les progrès de la science et de la technique qui sont à craindre, mais les mauvais usages que l'on peut en faire. Ils sont nombreux, en effet, les marchands d'illusion qui nous font miroiter les promesses d'un monde meilleur, un monde où scintillent les mirages de l'homme augmenté, d'une existence affranchie des maladies et de la mort elle-même au risque que l'être humain ne devienne un matériel pour l'être humain. Autour d'un débat ouvert et serein, les États Généraux nous invitent au fond à nous poser la question décisive : ce qui est techniquement réalisable est-il humainement souhaitable ? Dans un article écrit pour le journal *La Croix*, Jean Leonetti, ancien rapporteur des lois de bioéthiques de 2011, exprime sa crainte devant la légalisation de l'euthanasie et l'éventuelle légalisation de la GPA dans l'avenir : « *Ce qui est à craindre, selon moi, c'est l'avènement d'une société faisant primer la loi du plus fort. Je m'explique. En matière de bioéthique, nous nous trouvons face à un conflit de valeurs entre, d'un côté, l'éthique d'autonomie, fondée sur la liberté de décider pour soi-même, et, de l'autre, l'éthique de la vulnérabilité, qui veille à protéger les plus fragiles y compris, parfois, contre eux-mêmes* » (*La Croix*, 3 janvier 2018). Ce qui fait la valeur d'une société, a-t-on coutume de redire, et à juste titre, c'est la place qu'elle accorde aux plus vulnérables. Si les plus faibles sont marginalisés, exclus, ignorés, cette société se déshumanise et elle se met en danger ; s'ils sont reconnus et pris en charge, cette société travaille à son propre avenir. C'est ainsi que la résurrection du Christ illumine de la lumière de l'amour notre responsabilité à l'égard de nos frères et sœurs souffrants, malades ou en fin de vie. Elle est un appel à ne jamais substituer à l'impératif de la fraternité et de l'accompagnement solidaire celui de la démission et de l'abandon prématuré au silence de la mort. L'apôtre saint Jean écrivait : « *Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie lorsque nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* ». Seul l'amour triomphe de la mort. N'attendons donc pas davantage pour nous mettre à aimer. Soyons semeurs de vie nouvelle en aimant tous les hommes comme des frères !